

donc; mais beaucoup manquèrent à leur serment. Le cœur du bon Compagni en fut profondément affligé, comme si son charitable expédient eût été une occasion de chute pour ses compatriotes. On ne peut douter, d'après le même historien, et d'après Villani, que les Noirs, enhardis par l'arrivée de Charles, ne devinssent d'un insupportable orgueil.

Tandis que les esprits flottaient ainsi à Florence, Charles se présentait devant Boniface à Anagni, au mois de septembre de cette même année. En voyant le Pape conférer avec Valois, l'accueillir honorablement, les lecteurs pourraient facilement croire que Boniface participait à tous les excès commis, dans la ville, par les Noirs et pleurés par Compagni. Mais non: la violence de ce parti était abhorrée du pontife qui voulait sincèrement la paix et savait bien que les désordres des Noirs, loin d'y contribuer, ne faisaient que l'éloigner. La lutte était entre Guelfes et Guelfes: chef du guelfisme, le Pape ne voulait pas l'être de deux corps, mais d'un seul. Il souhaitait donc la concorde entre les Guelfes, non-seulement comme vicaire de Jésus-Christ, mais même comme prince temporel. L'appel de Charles fut l'œuvre des Blancs, qui, en s'opposant au partage des offices, firent manquer la pacifique mission du cardinal d'Acquasparta. On appela Charles pour

obtenir, par les armes, les justes conditions qu'ils avaient refusées au légat faible et désarmé. Boniface, qui connaissait Charles, ne le fit pas venir dans de mauvaises intentions: les cinq cents chevaliers français dont la troupe de Valois se composait n'eussent pas suffi pour la réalisation de coupables projets; ils ne pouvaient qu'appuyer les négociations du cardinal. Du reste, la suite de cette histoire mettra mieux en évidence les intentions de Boniface.

Charles vint donc à Anagni baiser le pied du Pape¹, après avoir goûté à l'or italien, qu'Azzo, marquis d'Este², lui avait offert, à son passage par Modène, en l'accompagnant des plus grands honneurs. Charles II, de Naples, qui fondait lui-même les plus grandes espérances sur Valois pour le recouvrement de la Sicile, se rendit également à Anagni. Avant de porter la paix en Toscane, Valois souhaitait porter la guerre dans cette île, car il brûlait de passer de là en Grèce, pour s'asseoir, en qualité d'empereur, sur le trône de Byzance. Il s'y croyait sans doute des droits, du chef de sa seconde femme, Catherine de Courtenay, fille de Philippe, empereur titulaire de Constantinople, et petite-fille de Baudouin, empereur véritable de ce royaume.

¹ Ptol. Lucc. in Ann. brev.

² Chron. Esten, S. R. I. T. VX.

Il ne faut pas s'étonner que le prince français se regardât comme ayant déjà pacifié la Toscane, dompté la Sicile, conquis la Grèce, et peut-être même délivré la Terre-Sainte des infidèles : les titres de Vicaire de l'empire, de Préfet de l'Eglise romaine, de Pacificateur de la Toscane ; le baillage que le Pape lui avait fait du duché de Spolète, de la Marche d'Ancône, de la province Emilienne et d'autres terres¹ ; les décimes ecclésiastiques qu'il moissonnait à pleines mains en Italie, en Corse, en Sardaigne, en France, dans la principauté d'Achaïe, dans le duché d'Athènes², sans compter l'argent que les Noirs lui prodiguaient, étaient de nature à lui inspirer de hauts sentiments de lui-même ; mais, on verra que les résultats ne répondirent ni aux espérances de ses clients, ni aux siennes. L'expédition de Sicile ajournée au printemps, Charles s'en alla, avec ses barons, à Florence ; il y entra, le premier novembre, et fut reçu par les habitants avec la plus grande distinction³. Sa première imprudence fut de se laisser suivre par les Noirs, qui avaient été bannis, ce qui porta le chiffre de ses cavaliers à 1,200, et de prendre logement chez Fresco-

¹ Rayn. 1304. n. 42.

² Ih. 43. Epi. lib. 7. 496.

³ Gio. vill. cap. 58. lib. 8.

baldi, appartenant à la faction des Noirs, et de s'y fortifier. C'était annoncer, non la paix, mais la guerre, au parti opposé. Les Blancs en conçurent effectivement des soupçons, tandis que les Noirs en portèrent plus fièrement la tête. Les Prieurs, au nombre desquels était Compagni, ne cessèrent point de faire preuve, dans leurs délibérations et leurs mesures, de cette modération et de cette honnêteté dont les magistrats ne doivent jamais s'écarter dans les grandes crises. Ils formèrent une assemblée de quarante citoyens, choisis au sein des deux partis, pour administrer les affaires au milieu des calamités dont la fortune accablait Florence. Mais le remède fut inutile : parmi les élus, les uns étaient sans vigueur, les autres animés de sentiments coupables ; d'ailleurs, les Noirs voulaient la victoire complète, en réclamant le renvoi des Prieurs et le rappel des bannis⁴.

Les imprudences de Valois et les excès des Noirs parvinrent à la connaissance de Boniface, près de qui étaient encore les ambassadeurs de la faction blanche dont Alighieri faisait partie. Ces derniers, en effet, ne restèrent pas inactifs ; environnant toujours le Pape, il lui prouvèrent, par l'irrésistible

⁴ Dino Comp.

logique des faits, le danger de la présence de Charles à Florence, l'injustice et l'orgueil de leurs ennemis. Boniface chargea deux de ces ambassadeurs, Maso Minerbetti et Corazza, d'aller parler de sa part aux Recteurs de Florence, et telle fut la puissance de cette communication, que ceux-ci obéirent sur-le-champ. Ils écrivirent au Pape de leur envoyer le cardinal Gentile de Montefiore pour arranger les affaires. Toute l'obéissance exigée par Boniface consistait à partager également les emplois, moyen d'accommodement que le légat Matthieu d'Acquasparta avait déjà vainement proposé¹. Il est clair, par là, que la conduite de Charles ne plaisait pas à Boniface, qui ne voulait ni la ruine des Blancs ni les excès des Noirs. Ayant eu quelques indices des mouvements que leurs ennemis se donnaient auprès du Pape et qui pouvaient avoir la paix pour résultat, les Noirs se laissèrent brutalement aller à des violences de tout genre. Les Prieurs qui avaient un bon et chaud interprète dans Alighieri, rapportèrent tout à Boniface. Mais les Noirs, informés encore de cette nouvelle démarche, prirent une détermination qui enleva tout espoir de conciliation, car, ayant obtenu, selon leur premier désir, l'égle répartition

¹ Dino Comp.

des emplois, par l'élection de trois Prieurs dans chaque parti, ils ne se contentèrent plus de cette concession; ils prétendaient positivement dominer pour perdre leurs adversaires.

Leur hardiesse venait de ce que Charles n'agissait pas en homme loyal et honnête. Le conseil de la cité étalait sur la place les instruments de la justice pour effrayer les méchants, mais on faisait secrètement couler l'or pour corrompre les ministres de la justice même. Charles n'ignorait point ces corruptions si dangereuses au salut public, il savait même d'où elles partaient, car les forfanteries des Noirs étaient publiques. « Nous avons un souverain chez
« nous; le Pape est notre protecteur; nos adver-
« saires ne sont en mesure ni pour la guerre, ni pour
« la paix; ils n'ont point d'argent, leurs soldats ne
« sont point payés¹. » Aux vanteries succédèrent les actes. Le 4 novembre, les Noirs prirent les armes; Charles s'arma lui-même sous prétexte de réprimer les méchants, et confia à ses Français la garde des portes du sixième quartier de la ville, au-delà de l'Arno, qu'il avait enlevée aux Florentins. En occupant ce poste, Charles jura de le garder et de le tenir à la disposition de la Seigneurie de la ville.

¹ Dino Comp.

Mais ce fut un affreux parjure. Il ouvrit les portes à Gherarduccio Buondelmonti, que suivaient de nombreux bannis, et donna le signal aux violences déclarées des Noirs¹. Il prétendit exercer une pleine autorité sur la ville, et, après l'avoir obtenue, en jurant d'y maintenir la paix, il consentit à l'entrée du turbulent Corso Donati : nouveau serment qu'il ignorait cette entrée et qu'il voulait pendre Donati : nouveau parjure; il connaissait l'entrée de ce citoyen dangereux, et il lui laissa toute liberté d'agir. La ville fut bouleversée, les Blancs trahis, tous les crimes permis aux Noirs déchaînés. Les Prieurs furent révoqués, et, durant plusieurs jours, il ne resta pas l'ombre de gouvernement à Florence. Cependant, Charles, le pacificateur, considérait tranquillement les effets de sa stupide méchanceté : les hommes tués, les maisons incendiés, les rapines, les fureurs entre les citoyens, et l'élection hypocrite de nouveaux Prieurs appartenant tous au parti des Noirs, et encore à la fraction la plus mauvaise.

Absent de corps, Boniface assistait en esprit au spectacle de ces indignités autorisées par le pacificateur; et Dante, qui était encore à Rome, devait lui montrer, ne fût-ce que par son silence, toute la

¹Dino Comp.

vanité des espérances que le pontife avait mises dans Valois; mais, le poète devait en même temps se rappeler que c'était l'opiniâtreté de son parti qui avait fait échouer les tentatives de paix du cardinal d'Acquasparta, et avait attiré les Français à Florence. Le Pape expédia donc sur-le-champ, une seconde fois, ce cardinal, en qualité de légat, pour remédier à la perversité de Charles, plus encore qu'à celle des Noirs; car, bien que, dans les lettres de créance du cardinal, il continuât à honorer Charles du beau titre d'homme éprouvé, bon, habile dans le métier des armes, de prince puissant et entré prudemment dans la province de Toscane, cependant, il adressait au légat certaines paroles dont le sens était que Charles avait besoin de conseils et de prudence pour conduire les affaires avec modération et retenue¹.

Mesure excellente en soi, mais tardive; les esprits étaient trop aigris et les Noirs trop enflés d'orgueil pour en profiter. Le légat, pacificateur désarmé, mais cherchant sincèrement la paix, obtint quelques réconciliations; mais elles furent particulières et fondées sur des alliances qu'il ménagea entre les Cerchi, les Ademari, les Donati et les

¹ Voir le Doc. I.

Paggi. Elles ne pouvaient durer tant que le foyer de la discorde, c'est-à-dire Charles, serait dans la ville, car c'était autour de lui que toutes les fureurs des Noirs venaient se rassembler. En effet, quand le cardinal d'Acquasparta eut prononcé le mot de partage des offices, comme cette parole avait soulevé, l'année précédente, l'opposition des Blancs, elle en souleva cette fois, de la part des Noirs, une plus violente encore; en désespoir de cause et de remède, il termina sa légation en lançant l'interdit sur Florence en délire. A peine fut-il parti que les Noirs se ruèrent avec plus de fureur sur les Blancs; et quoiqu'ils n'en vinssent pas, aidés qu'ils étaient de Charles, à une expulsion générale de leurs rivaux, ils persévérèrent à leur égard dans un abominable système de confiscations et d'exils arbitraires.

Comme cet interdit était lancé sur Florence, à cause de l'incorrigible méchanceté des Noirs et de Charles, ceux-ci en auraient dû péniblement souffrir, si cette race d'hommes était sensible aux douleurs de la conscience. Après les scandales arrivés par sa faute, et que nous venons de raconter, Charles se rendit à Rome, et se présenta devant Boniface; de quel front, on l'ignore; mais, ce qui est certain, c'est

¹ Villan. L. VIII.

qu'il lui demanda de l'argent : Le Pape lui répondit « qu'il l'avait placé à une source d'or; » ces paroles ne pouvaient évidemment partir d'une âme tranquille, c'était le cri d'un cœur indigné de l'infidélité de Charles à remplir sa mission et de son insatiable convoitise.

La tyrannie dans les Etats enfante les conspirations, ourdies ou par ceux qui sont opprimés, ou par ceux qui oppriment. Les opprimés les trament pour repousser le mal, les oppresseurs pour commander avec moins de mesure encore. Réelles, les premières ont pour but d'étouffer l'oppression; imaginaires, les secondes ne sont qu'un moyen d'étouffer, avec une apparence de justice, ceux qui pourraient retenir et réprimer la tyrannie. Charles et les Noirs exerçaient certainement sur Florence une détestable autorité, et faisaient gémir la faction des Blancs. On ne sait si la conspiration dirigée contre la vie du premier, et qui, à cette époque, fit tant de bruit, fut réelle, c'est-à-dire l'œuvre des opprimés, ou imaginaire, c'est-à-dire inventée par leurs oppresseurs pour les chasser avec un semblant d'équité. Il est positif qu'à la suite de conseils nocturnes tenus par Charles, immédiatement après son retour de Rome, une furieuse tempête éclata sur les chefs du parti blanc. Plus de six cents d'en-

tr'eux eurent leurs biens confisqués, leurs maisons et leurs meubles brûlés; frappés eux-mêmes de la peine de bannissement, « ils s'en allèrent souffrant par le monde, qui d'un côté, qui de l'autre¹. » Le crime des bannis était une conspiration contre le pacificateur. Villani nous apprend² que le prétendu complot eut pour auteur un misérable baron du Languedoc, et non les Blancs. Le scélérat eut recours, pour l'accréditer, à la fabrication de fausses lettres revêtues de leur sceau également faux, dans lesquelles étaient exposées en détail les circonstances de la conjuration, dont l'imposteur informa Charles³. Les fils de cette trame infame étaient tenus par les Noirs; et Pierre Ferrant, c'était le nom du baron, les avait tissus. Mais, il ne faut pas croire que Charles ignorât cette ténébreuse machination, ni que la lecture de ces lettres le frappât de stupéfaction; on serait, au contraire, beaucoup plus près de la vérité, en affirmant qu'il eut une pleine et entière connaissance de la trahison dont les pauvres Cerchi et tous les Blancs furent victimes. Boniface qui l'avait appelé, non-seulement pour pacifier la Toscane, mais principalement pour combattre la Sicile, était

¹ Dino Comp. 501. 502.

² Lib. 8. cap. 48.

³ Leonard Aretin affirme avoir vu aux Archives de Florence, cent ans après l'événement, ces mêmes lettres, dont il lui fut facile de constater la fausseté. Balbo, Vie du Dante.

à sa poursuite et le pressait d'entreprendre cette dernière expédition. Il fallait donc partir. Mais, s'éloigner et laisser les Blancs dans la ville, c'était, à ses yeux, relever indubitablement leur parti, pendant son absence. Il était donc besoin d'agir vite, de frapper fort, et d'en finir avec eux. Les Noirs abondaient en ce sens, comme étant le plus intéressés à l'affaire. Or, comme les méchants eux-mêmes aiment, si non la justice, au moins ce qui en a l'apparence, on imagina des complots, ou bien on les provoqua perfidement, ce moyen étant le plus expéditif et le plus sûr de ruiner ceux que l'on craint, et de mettre pour quelque temps l'opinion de son côté. Pour quelque temps, et non pour toujours; car l'histoire veille et est là, afin de révéler fidèlement ces perfidies.

On entendit alors tonner, à Florence, une voix vraiment sublime, parce qu'elle sortait d'un cœur pur. Au lamentable spectacle de la patrie découvrant ses plaies à l'étranger, qui, pour tout adoucissement, y enfonçait et y retournait la pointe de son glaive, Dino Compagni, le plus bel ornement de Florence, éclata en sanglots et dévoila à la postérité la turpitude des coupables citoyens auxquels cette ville devait ses malheurs. Qu'on nous permette, pour faire oublier un instant la pauvreté de cette histoire, de citer ici